

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 6, N° 10

***Ward (I^{er} et II^e siècles)* de Frédéric Werst (2011),
un roman français ?**

Jérôme Dutel

CELEC¹, Université Jean Monnet Saint-Etienne

Résumé

Cet article s'attache à présenter *Ward (I^{er} et II^e siècles)* de Frédéric Werst paru en 2011. Ce roman, présenté comme une anthologie de textes d'une civilisation imaginaire, a la particularité d'avoir été écrit dans une langue inventée avant d'être traduit en français, la langue maternelle de l'auteur. A travers une étude sur l'utilisation du néologisme en littérature, nous chercherons à montrer comment cette œuvre atypique et postmoderne pose avec acuité des questions fondamentales touchant à la traduction et à la création.

Mots-clés : langue, traduction, postmodernité, néologisme, imaginaire

پژوهشگاه علوم انسانی و مطالعات فرهنگی

تاریخ وصول: ۹۱/۸/۱۷ تاریخ پذیرش: ۹۱/۱۲/۲۳

* **E-mail :** Jerome.dutel@univ-st-etienne.fr

1- Centre d'Études sur les Littératures Étrangères et Comparées.

Si éloignées des nôtres –celle de l’auteur comme celle du lecteur-, les voix *autres* qui parcourent parfois certains textes sont les vrais enjeux de la conception, de l’apparition et de l’expression d’une altérité textuelle et inhumaine, se devant de se dire et de se lire sous peine d’être contrainte à se taire ou de s’effacer. Il faut convenir que, dans le monde idéal de la fiction, les manœuvres d’évitement ou de contournement des langues autres¹ sont omniprésentes et que le texte, confronté à une exolinguistique, traduit presque systématiquement ce qui serait illisible pour le lecteur. Ainsi, sous le titre « Quelques poètes français du XXV^e siècle » (1941), René Daumal donne à lire des extraits d’une anthologie de poésie future tout en reconnaissant, dès l’incipit, que « la nécessité de traduire [...] a posé des problèmes bien délicats. »² Evidemment, le lecteur curieux ne découvrira donc pas tant les vers d’un siècle à venir que des traductions actualisées, visant à une critique du temps présent. Daniel Drode, dans un texte célèbre consacré à la littérature d’anticipation, « Science-fiction à fond » (1960), peut avec raison déplorer ces récits du futur écrit dans une langue au mieux contemporaine.

S’il est vrai, comme le dit Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1918), que « les limites de *mon langage* signifient les limites de mon propre monde »³, il faut bien en effet pour qu’un autre monde -celui de la fiction, de l’imaginaire et de l’imagination- s’installe, qu’un langage différent se manifeste et prenne corps. Ainsi, dans les littératures de l’imaginaire, le recours à la néologie devient une nécessité ontologique. La néologie joue alors un rôle diégétique, et le mot-fiction, avec son cortège de xénismes, d’hapax ou de pérégrinismes, renvoie au paradigme absent cher à

¹- Pour un aperçu plus exhaustif et détaillé de ces techniques, se reporter à DUTEL Jérôme, « Comment faire comprendre ce/ceux qu’on en peut comprendre ? » in GUILLAUD Lauric et PRINCE Nathalie (dir.), *L’Indicible dans les œuvres fantastiques et de science-fiction*, Paris, Michel Houdiard, 2008, p. 133-151.

²- DAUMAL René, « Quelques poètes du XXV^e siècle » (1941) in *Les Pouvoirs de la parole*, Paris, Gallimard, 1993 (1972), p. 98-106, p. 98.

³- WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* (1918), Paris, Gallimard, 1999, p. 7-8.

Marc Angenot¹. C'est évidemment le cas lorsque le néologisme marque un rapport direct avec la langue de l'auteur comme dans le vocabulaire néo-technologique des différents compartiments de la science-fiction et de l'anticipation. C'est le cas lorsque le néologisme puise dans l'inconscient attaché à une langue pour colorer un univers parallèle. C'est vrai aussi lorsque le néologisme s'éloigne volontairement de toute référence linguistique pour plonger dans l'illisible absolu. Si on peut compter sur le lecteur –son imagination et sa perception du français usuel- pour supposer les vides sémantiques laissés par les néologismes dans un poème comme « Le Grand combat » (1927) d'Henri Michaux, il est parfois des situations où le néologisme s'éloigne tant de la langue de référence du texte que la compréhension du lecteur s'en trouve compromise. La situation se complique même encore quand cette néologie exotique s'étend plus loin que le mot en se répandant dans la phrase puis dans le texte même. Ce type d'invasion exolingvistique se trouve parfaitement illustré par la nouvelle « Shall we have a little talk ? » (1965) de Robert Sheckley mais il se développe aussi, exceptionnellement, sur la longueur du roman. On pourrait penser ici au cas exemplaire de *A Clockwork Orange* (1962) d'Anthony Burgess, parasité par l'argot d'un futur proche ou, plus difficile d'accès encore, au *Riddley Walker* (1980) de Russel Hobban qui réduit la langue anglaise à sa phonétique, la déconstruit et la remonte à partir de sa matrice sonore, tout en poussant des déformations vernaculaires jusqu'à les systématiser. Sans atteindre à l'illisibilité, le texte romanesque devient alors d'un accès difficile, ralentissant la lecture et la compréhension de la narration.

Ward (I^{er} et II^e siècles) de Frédéric Werste, un ouvrage sous-titré roman et paru début 2011, va encore plus loin dans cette démarche néologisante. Se présentant comme l'anthologie bilingue de la littérature d'un peuple inventé –les fameux Wards-, cet ouvrage présente en effet la particularité d'avoir tout d'abord été écrit dans une

¹ -Cf. ANGENOT Marc, « Le Paradigme absent » in *Poétique* n°33, février 1978, p. 74-89.

langue autre, inventée et donc forcément incompréhensible pour le lecteur.

Il y aura peut-être des personnes pour s'étonner qu'on puisse emprunter le détour d'une langue fictive au lieu de s'exprimer simplement dans son parler naturel. L'essence du projet l'impliquait. [...] Le livre que voici n'appartient peut-être pas au domaine « français », n'étant pas d'abord écrit en français. Mais je crois qu'il relève encore du domaine « francophone », si l'on entend par-là, et sincèrement, le double attachement à la langue française et à la diversité linguistique. [...] Car une langue n'est pas seulement un système de signes, c'est un système de valeurs ; et ce n'est pas seulement une vision du monde, c'est une production du monde.¹

Le texte s'accompagne ainsi d'un traité de grammaire et un dictionnaire, placés à la fin de l'ouvrage, qui pourraient permettre au lecteur tenace d'apprendre réellement cette langue. Ce véritable traité linguistique, qui occupe plus de 50 pages par rapport à la partie anthologie d'environ 330 pages, fonctionne comme le gage du défi de l'auteur : oublier sa propre langue et écrire dans une autre (inexistante par essence avant de devenir égoïstement indépendante) puis, parfois difficilement, se traduire dans sa langue maternelle. En regard du texte qu'il convient de juger, selon les termes de l'auteur, comme original est en effet donnée sa traduction française. Néanmoins, le positionnement du romancier par rapport à l'œuvre véritable -le texte non-traduit- soulève, à notre sens, un questionnement fondamental et contemporain sur la question d'une poétique de l'illisibilité en littérature.

Zanaōth ō zēs ār want ak zam zha kent na aenen zarn
wanaran zer maba zatha ak zam zha kent beran bar zam
awnazatha altōn agenta mōn arbaeth nora ek magaran.

¹- WERST Fred, *Ward*, Paris, Seuil, 2011, p. 12.

Twa jant ab beran ek zantha aw agara jora ab mazagham [...].¹

Comme le souligne l'exemple précédent, sauf effort d'apprentissage peut-être relativement vain du wardwesân, la moitié du texte est proprement illisible. Ne reste alors pour le lecteur que la valeur incantatoire -mais aussi illusoire- des sonorités, exploitée évidemment lorsque l'anthologie livre des poèmes. Il est par contre évident que sa moitié, sa traduction française, propose une explicitation si l'on tient compte de la perte inévitable que recèle toute traduction.

J'ai souhaité que les traductions soient assez littérales, même si la grammaire du wardwesân rendait le mot à mot impraticable. Par exception, quelques textes poétiques ont été traduits en vers plus ou moins réguliers. Pour les autres, il se peut que les versions françaises « sentent » la traduction. Si jamais c'est le cas, on voudra bien me passer cette maladresse, et y voir plutôt un rappel de ce que ces textes sont pour ainsi dire étrangers, encore qu'ils ne soient de nulle part. Un souci constant m'a en effet guidé dans mon travail : faire que le monde des Wards soit à la fois autre et proche du nôtre. Mais dans quelle mesure ce monde est le même, dans quelle mesure ce monde est autre, ce sera au lecteur seul d'en juger.²

L'instabilité qui règne ici entre fiction et réalité renvoie, à notre sens, à une des données constitutives de la néologie dans les littératures de l'imaginaire, c'est-à-dire aussi bien à cette tension irrésolue entre lisible et illisible qu'à l'interrogation fondamentale sur notre langue et sur le langage dont la littérature s'est souvent faite une mission "sacrée".

D'une manière similaire, Ursula Le Guin, dans un ouvrage relevant de l'anticipation et de l'ethno-fiction, *Always Coming Home* (1985),

¹ - Cet extrait est la version originale du texte de Mazirgamir Mazawaron qui est cité en fin d'article.

² - WERST Fred, *Ward*, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

avait déjà délimité les mêmes espaces entre littérature et langue, construction et traduction.

Traduire un langage qui n'existe pas encore présente d'énormes difficultés, mais n'exagérons rien. Le passé, après tout, peut s'avérer tout aussi impénétrable que le futur. Le *Tao-tê ching*, cet ouvrage chinois qui date de la Chine ancienne, a été traduit des douzaines de fois, les Chinois doivent encore le retraduire en chinois à chaque cycle de Cathay, et pourtant aucune traduction ne peut nous donner le livre que Lao Tseu (qui n'a peut-être jamais existé) a écrit. [...] Il en va de même pour des traductions d'une littérature du (ou d'un) futur. Qu'elle n'ait pas encore été écrite, la simple absence d'un texte à traduire, ne fait pas tant de différence.¹

Dans un entretien accordée à Christine Marcandier, Werst revient ainsi sur l'élaboration de son roman : « Je me souviens de la phrase de Mallarmé : « Tout dans le monde, existe pour aboutir à un livre. »² C'est une idée qui me guide. Le livre, c'est ce qui reste du monde. Que reste-il d'autre ? »³ Comme Hobban, Burgess ou Michaux, Werst (dont le patronyme s'avère être un pseudonyme tiré du mot *wardwesân* signifiant « chose, objet ») met, par un *process* inédit de traduction et de création néologique, en question la référence des langues, le rapport entre mot et chose, entre *word* et *world*, voire même celui, non binaire, entre signifiant du signifiant et signifiant et signifié⁴. Face à « notre désarroi à expliquer l'origine du langage et la

¹- LE GUIN Ursula, *La Vallée de l'éternel retour* (*Always Coming Home*, 1985), Arles, Actes Sud, 1994, p. 9. On remarquera ici que le terme langue serait une traduction plus adaptée que celle donnant langage.

²- Citation originale : « Tout existe, au monde, pour aboutir à un livre... l'hymne... des relations entre tout. »

³- MARCANDIER-BRY Christine, « Ward : Entretien avec Frédéric Werst », 31 janvier 2011, disponible sur : <http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/020211/ward-entretien-avec-frederic-werst> (2 janvier 2012).

⁴- En faisant appel à la notion de signifiant du signifiant développé par Jacques Derrida, on remarque aussi que les néologismes littéraires sont bien plus souvent du côté de l'écrit que de celui du dit.

permanente néologisation qui l'a fait naître et survivre »¹, la superposition toujours décalé des grilles linguistiques –mots inconnus ou mots inventés ? expression ou traduction ? fiction ou réalité ?- produit alors un effet de moiré qui, pour futile qu'il puisse être, ne cesse de nous fasciner. Werst redouble d'ailleurs le brouillage de son œuvre : en donnant à son anthologie et au traité de grammaire qui l'accompagne le titre de roman, il nous force à lire une narration différente de celle qui transparait au premier abord. Par ce décalage générique et ontologique, l'auteur nous renvoie encore une fois aux emboîtements vertigineux qui fondent une certaine forme de postmodernité littéraire². Là est certainement l'origine et le motif de toute littérature, comme pourrait le dire Mazirgamir Mazawaron dans « Sur le bonheur » (écrit en 103 du calendrier des Wards).

L'auteur dit en effet des choses qu'il est seul à comprendre dans une langue étrangère, au sujet d'une réalité extérieure qu'il est seul à connaître, mais qu'il peut, grâce à l'écriture, exprimer et transmettre à autrui.

Ainsi tout savoir et toute littérature méritent le nom de traduction [...].³

Pour conclure sur ce que le lisible doit à l'illisible, nous voudrions aussi terminer, bien que nous la sortions quelque peu de son contexte, sur cette citation de Tzvetan Todorov : « La littérature ne peut devenir possible que pour autant qu'elle se rend impossible. »⁴

¹- PROVOST Jean et SABLAYROLLES Jean-François, *Les Néologismes*, Paris, PUF, 2003, p. 4.

²- Nous pensons ici spécialement aux fictions développées par Jorge Luis Borges.

³- WERST Fred, *Ward*, Paris, Seuil, 2011, p. 213.

⁴- TODOROV Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique* (1970), Paris, Seuil, 1976, p. 183.

Bibliographie

- Angenot, Marc, « Le Paradigme absent » in *Poétique* n°33, février 1978, p. 74-89.
- Burgess, Anthony, *Orange mécanique (A Clockwork Orange, 1962)*, Laffont, Paris, 1992.
- Daumal, René, « Quelques poètes du XXV^e siècle » (1941) in *Les Pouvoirs de la parole*, Gallimard, Paris, 1993 (1972), p. 98-106.
- Drode, Daniel, « Science-fiction à fond » in *Ailleurs* n° 28-29, avril-mai 1960, p. 24-31.
- Dutel, Jérôme, « Comment faire comprendre ce/ceux qu'on en peut comprendre ? » in Guillaud Lauric et PRINCE Nathalie (dir.), *L'Indicible dans les œuvres fantastiques et de science-fiction*, Michel Houdiard, Paris, 2008, p. 133-151.
- Hobban, Russell, *Riddley Walker* (1980), Bloomsbury, London, 2002.
- Le Guin, Ursula, *La Vallée de l'éternel retour (Always Coming Home, 1985)*, Actes Sud, Arles, 1994.
- Marcandier-Bry, Christine, « Ward : entretien avec Frédéric Werst », 31 janvier 2011, disponible sur : <http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/020211/ward-entretien-avec-frederic-werst> (2 janvier 2012)
- Michaux, Henri, « Le Grand combat » in *Qui je fus (1927)* in *Œuvres complètes* (volume 1), Pléiade, Paris, 118-119.
- Provost, Jean et Sablayrolles, Jean-François, *Les Néologismes*, PUF, Paris, 2003.
- Sheckley, Robert, « Voulez-vous parler avec moi ? » (« Shall we have a little talk ? », 1965) in *Robert Sheckley, Le Livre d'or de la science-fiction*, Presses Pocket, Paris, 1980, p. 298-324.
- Todorov, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique* (1970), Seuil, Paris, 1976.
- Werst, Fred, *Ward (I^e et II^e siècles)*, Seuil, Paris, 2011.
- Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* (1918), Gallimard, Paris, 1999.